

VILLES ET IMAGINAIRES DE L'URBAIN
AU XXI^e SIÈCLE

Villes flux. Imaginaires de l'urbain en Afrique aujourd'hui

Dominique Malaquais

**Reaching Larger Worlds. Negotiating the Complexities
of Social Connectedness in Douala**

AbdouMaliq Simone

« Parle de moi comme je suis ». Représentation d'une cité hybride

Salah M. Hassan

Mots choisis. Douala, entre mangrove et macadam

Lionel Manga

DOMINIQUE MALAQUAIS

VILLES FLUX

IMAGINAIRES DE L'URBAIN EN AFRIQUE AUJOURD'HUI

DANS LES TEXTES SUR LA GLOBALISATION, LES VILLES AFRICAINES SONT REPRÉSENTÉES COMME DES ESPACES MARGINAUX, DONT LA POPULATION EST RÉDUITE À LA PASSIVITÉ FACE À DES ÉVÉNEMENTS QUI, POURTANT, FAÇONNENT SON EXISTENCE. POUR L'AUTEUR, ICI, LES VILLES AFRICAINES SONT DES CREUSETS DE GLOBALISATION, DONT LES HABITANTS SUIVENT SOUVENT PLUS FINEMENT LE COURS DES AFFAIRES POLITIQUES, CULTURELLES ET ÉCONOMIQUES DU MONDE QUE LES CITADINS DES MÉTROPOLIS D'EUROPE OCCIDENTALE ET DES ÉTATS-UNIS – ET CE EN RAISON D'UNE APPROCHE PLUS SOUPLE DES MÉDIAS ET DES TECHNOLOGIES DE L'INFORMATION, ASSOCIÉE À UNE CAPACITÉ D'IMAGINER L'AUTRE, L'AILLEURS, PLUS POUSSÉE QU'ELLE NE L'EST EN GÉNÉRAL DANS LE « PREMIER MONDE ».

(RE)PENSER LA VILLE

Douala. En bord de route, une bicoque de coiffeur : murs de bois et toit en tôle. La façade est décorée d'une fresque peinte à l'acrylique (voir illustration 1). On y voit un profil urbain au crépuscule, un soleil couchant et, au loin, quelques bâtiments qui se détachent, plaqués sur un ciel rougeoyant. Exécutée en 1998, la scène n'est pas signée. Nous sommes à Nylon, section de la ville ainsi nommée car l'eau y stagne en flaques, comme sur du textile synthétique. À bien des égards, c'est un quartier typique de la capitale économique camerounaise. Routes, logements, emplois : tout manque. Tout, aussi, y est perpétuellement en flux. Ici, comme dans la plupart des quartiers pauvres de Douala, les habitants sont sans cesse en transit. Voyageurs réels ou en imagination, ils sillonnent la ville d'un bout à l'autre, inlassablement, et s'en servent comme d'un tremplin pour rejoindre d'autres villes, au Cameroun et à des milliers de kilomètres de là.

« Ville... » Qu'entendons-nous ici lorsque nous employons ce terme en relation avec l'Afrique contemporaine ? Quelle définition lui donnons-nous ?

Chercheurs, urbanistes ou architectes, dans nos discussions sur l'urbain en Afrique aujourd'hui, nous faisons tous usage de concepts – d'une vision de la ville et de ce qu'elle devrait être – nés pour la plupart ailleurs, en Europe et en Amérique du Nord, il y a plus d'un siècle. Or, ces concepts sont peu adaptés aux réalités de l'Afrique actuelle. Aussi, quel impact cela a-t-il sur nos analyses et nos propositions d'études ? Dans les pages qui suivent, le lecteur trouvera une amorce de réponse à ces questions. Pour ce, je partirai de l'enseigne du coiffeur de Nylon. Un mot d'avertissement toutefois : il ne s'agit pas ici de définir la ville africaine. Je suis loin d'être convaincue qu'il soit possible de parler *des* villes africaines du XXI^e siècle comme si elles constituaient une catégorie à part. Mieux vaut, me semble-t-il, réfléchir sur la ville en général, en prenant comme point de départ *des* villes africaines, prototypes d'une forme d'urbanisme global, en gestation à l'échelle du monde. J'estime que le type de centre urbain qu'on a tendance à présenter comme la norme – la ville euro-américaine dite du premier monde – ne représente rien de tel. La norme, on la trouve plutôt dans les villes qui ne font pas partie du Nord industrialisé, ne serait-ce que parce qu'elles sont bien plus nombreuses. En tout état de cause, elles offrent, à mon sens, des points de référence nettement plus utiles.

Commençons par interroger deux concepts que les études classiques de l'espace urbain lient intimement à l'idée de la ville : la notion de « lieu » (ou encore de « localité ») et celle de « limite ». Les analyses classiques de la ville proposent une vision de l'urbain axée avant tout sur le local¹. Qu'elle compte mille ou dix millions d'habitants, la ville y est une entité aux contours et à la culture circonscrits, restituables par le spécialiste sous forme de plans, de monographies. Pourtant vieille d'un siècle et conçue pour parler non point des villes en général, mais de celles de l'Europe en particulier, cette approche continue à s'imposer. Un concept clé la sous-tend, celui de l'appartenance, de l'affiliation. La ville, dans cette optique, est un lieu cimenté par la conviction de ses habitants d'appartenir à une ou parfois même des communautés, dont l'enracinement dans un espace de vie que tous partagent les lie les uns aux autres. C'est là une vision que l'on rencontre chez de nombreux anthropologues de la ville, dont les analyses de l'urbain adoptent une approche puisant à une source bien précise, l'étude de la localité, pierre angulaire de l'anthropologie sociale².

Cette approche, cependant, est mal adaptée à l'analyse d'une ville comme Douala. En tant que centre urbain, la capitale économique du Cameroun est nettement moins marquée au sceau de la localité que Londres ou Paris. Je n'entends pas par là que la ville n'a pas de « placitude », que ce n'est pas une entité délimitée par un espace. Comme la majorité des villes, Douala est un noyau d'histoire et, pour ses habitants, du moins pour certains, un lieu

d'enracinement : des enfants y sont nés, les cimetières ont accueilli des êtres aimés. Mais c'est aussi un site d'une extrême porosité. L'aspect et la démographie des quartiers ne cessent de se modifier³. Seul Bonanjo, cœur de la ville sous la colonie et aujourd'hui centre administratif, semble à première vue épargné par les changements auxquels sont quotidiennement exposés d'autres quartiers. Tous les jours, à travers Douala, des barrières – matérielles, sociales, interpersonnelles – tombent et se reconstituent, le plus souvent, comme le montre AbdouMaliq Simone⁴, selon des règles ou pour des raisons qui échappent aux classifications toutes faites. À peine perceptibles à l'œil nu et pourtant fondamentales du point de vue social, politique, économique, des altérations profondes se produisent et dont on ne s'étonne nullement. Les abords de la ville, ses limites sont dans un constant état de flux, tantôt s'étendant, tantôt se contractant, et ce parfois du jour au lendemain. Il en est de même – j'y reviendrai – de l'identité de la ville comme lieu d'intersection. Douala, nous le verrons, est une ville qui se définit avant tout par la mobilité. L'une de ses principales caractéristiques est de constituer un point de passage – dedans, à travers, au-delà –, une ville se refusant de manière active à ce qui ferme, borne. En cela, elle rappelle d'autres centres urbains – Lagos et Bombay, par exemple –, très différents certes, mais qui, comme Douala, mettent à mal les définitions les plus élémentaires de la ville.

Les notions de « bornitude » sont remises en question dans plusieurs études récentes sur la globalisation⁵. Ces études ont à leur tour influencé le travail de politologues et d'anthropologues œuvrant sur la ville. À ce propos, toutefois, l'attention s'est plutôt axée sur ce que Saskia Sassen appelle les « global cities⁶ »,

1. Voir, notamment, L. Mumford, *The Culture of Cities*, New York, Harcourt Brace, 1938.

2. Un exemple en est la monographie, par ailleurs fort intéressante, de G. Séraphin, *Vivre à Douala. L'imaginaire et l'action dans une ville africaine en crise*, Paris, L'Harmattan, 2000.

3. Je me fais l'écho ici d'Arjun Appadurai : « Ceci ne veut pas dire qu'il n'existe pas de communautés stables ni de réseaux reposant sur la parenté, l'amitié, le travail, les loisirs ou encore la naissance, le domicile et autres formes de filiation. Cela veut dire, en revanche, que partout la trame de ces stabilités est coupée par la chaîne de la mouvance humaine... » A. Appadurai, *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996, p. 33-34.

4. Voir A. Simone, « The visible and invisible : remaking cities in Africa », in O. Enwezor et al. (eds), *Under Siege : Four African Cities. Freetown, Johannesburg, Kinshasa, Lagos, Kassel, Hatje Cantz*, 2002, p. 23-44.

5. Voir, entre autres, A. Appadurai, *Modernity at Large... op. cit.*, et A. Appadurai (ed.), *Globalization*, Durham, NC, Duke University Press, 2001 ; J. Roitman, *Fiscal Disobedience : an Anthropology of Economic Regulation in Central Africa*, Princeton, Princeton University Press, 2004 ; S. Sassen, « Spatialities and temporalities of the global », *Public Culture*, vol. 12, n° 1, 2000, p. 215-232.

6. Voir S. Sassen, *The Global City*, Princeton, Princeton University Press, 2001.

à savoir des villes qui se distinguent par l'existence de fortes concentrations de capital et d'infrastructures (instruments financiers complexes, banques, moyens de transport, réseaux de communication électronique et de télécommunications permettant l'acheminement d'un important volume de données vers d'autres centres urbains, sur de longues distances qu'atténue l'instantanéité des échanges dans le cyberspace). Fondamental pour l'étude de ces villes, pour leur désignation même en tant que sites méritant de faire l'objet de recherches, est le fait qu'elles se rattachent étroitement à deux paramètres de la globalisation, considérés souvent comme essentiels : l'effondrement de la notion d'espace et celui, concomitant, de la notion de temps rendus possibles par l'avènement du numérique et l'existence de modes de transport à grande distance et de plus en plus performants⁷. Il n'en reste pas moins que ces phénomènes touchent inégalement les villes du Sud. Pour la grande majorité de leurs habitants, tant l'espace que le temps restent des facteurs on ne peut plus réels. On pourrait même dire qu'à certains égards leur réalité s'accroît face à la multiplicité des images (véhiculées par l'internet, la télévision satellitaire) de lieux lointains où la plupart de ceux qui vivent au Sud n'iront jamais.

Si l'instantanéité et la quasi-abolition des distances sont l'apanage des *global cities*, que dire de villes comme Douala ou Lagos où se rendre d'un point à un autre peut demander des heures et se traduire par une succession de transbordements dont la durée est imprévisible ? Où l'internet, tributaire d'un réseau électrique pour le moins précaire, est assujéti à d'innombrables pannes ? Où des avions à réaction datant des années 1960 rouillent sur le tarmac d'aéroports étrangers aux procédures de sécurité les plus élémentaires, et où passer la douane peut s'avérer aussi long qu'un vol moyen-courrier ? Comme l'a écrit Achille Mbembe à propos de régions tel le bassin du lac Tchad, il ne rime à rien de qualifier ces espaces de « marginaux⁸ ». Quarante pour cent des habitants de l'Afrique (320 millions d'êtres humains) vivent dans des villes comme Douala⁹. Face à de tels chiffres et à l'explosion urbaine qu'ils supposent¹⁰, la notion de marginalité n'est pas de mise, d'autant plus que les villes en question innovent de façon remarquable dans le domaine culturel et notamment dans la sphère artistique au niveau international, ce dont témoignent admirablement plusieurs expositions récentes (« The Short Century » [2001], « Dokumenta 11 » [2002] et « Africa Remix » [2005], pour ne citer que celles-là). Il ne sert à rien non plus de dire que ces villes ne sont « pas encore » mondialisées ou qu'elles passent par un processus qui les mènera à la globalisation. Ces ronds de jambe sont par trop eurocentriques et, pour cette raison (et d'autres encore), vains. Les problèmes ne manquent pas non plus du côté des analyses altermondialistes. À l'évidence, sous sa forme actuelle, la globalisation économique est source de profondes inégalités et ce sont les

populations des villes du Sud qui en portent le plus lourd fardeau. Les débats centrés sur ces seuls aspects, et que sous-tend une vision selon laquelle ces villes ne pourraient rien tirer de ce que la globalisation serait susceptible de leur apporter, simplifient à l'extrême une situation complexe. Et, ce qui pose plus encore problème, c'est qu'ils vouent à l'impuissance les citoyens du Sud dont ils se disent pourtant les défenseurs.

IMAGES D'AILLEURS

Embouteillages monstres, routes barrées et ponts effondrés : le trafic à Douala est régulièrement au point mort. Des quartiers entiers sont bloqués. L'expérience urbaine est ponctuée d'obstacles quasi insurmontables. Pour autant, aussi paralysés qu'ils puissent être, les Doualais en savent souvent plus sur la vie de villes situées à un demi-monde de distance que les citadins de l'Europe ou de l'Amérique du Nord. À Nylon, on s'intéresse à Prague, on se renseigne sur New York, on imagine Shanghai. Confrontés à l'immobilité, les Doualais déploient des trésors d'ingéniosité et trouvent des solutions aussi inventives qu'imprévisibles. Si, comme on va le répétant, un des aspects essentiels de la globalisation est l'important développement de la connaissance du monde qu'elle favorise en tout lieu, alors Douala est indubitablement une ville de l'ère contemporaine. Pour de nombreux Doualais, cette connaissance est un tremplin pour l'action, à l'intérieur de la ville et bien au-delà. L'imagination joue en l'occurrence un rôle fondamental. Jongler avec des formes de mobilité – imaginer, tester, échouer, recommencer – est un facteur clé de l'activité dans la ville, dont la vie se trouve ainsi transformée au fil des jours.

7. Voir M. Augé, *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la supermodernité*, Paris, Le Seuil, 1992 ; A. Giddens, *The Consequences of Modernity*, Stanford, Stanford University Press, 1990 ; F. Nyamnjoh, « For many are called but few are chosen: globalisation and popular disenchantment in Africa », *African Sociological Review*, vol. 4, n° 2, 2000, p. 1-45 ; G. Thompson, « Introduction: situating globalization », *International Social Science Journal*, juin 1999, p. 139-152 ; W. van Binsbergen et R. van Dijk (eds), *Situating Globality: African Agency in the Appropriation of Global Culture*, Leiden, Brill, 2004, p. 5-9.

8. A. Mbembe, « At the edge of the world, boundaries, territoriality, and sovereignty in Africa », in A. Appadurai (ed.), *Globalization, op. cit.*, p. 22-51.

9. Voir O. Enwezor et al. (eds), *Under Siege...*, *op. cit.*, p. 13.

10. Si les populations de Mexico et de New Delhi ont quadruplé entre 1950 et 1985, celles de Lagos et de Kinshasa ont septuplé pendant la même période (*ibid.*). La population de Douala a fait des bonds analogues ; les estimations varient de 1,5 million à 4 millions d'habitants, ce dernier chiffre étant vraisemblablement le plus proche de la réalité. Voir G. Mainet, *Douala : croissance et servitudes*, Paris, L'Harmattan, 2001 ; G. Séraphin, *Vivre à Douala...*, *op. cit.*

La ville est le lieu d'un imaginaire porté à l'être par l'aspiration de ses habitants à faire d'elle ce que, selon eux, elle *pourrait* être. Je ne parle pas ici de choses intangibles, même si l'invisible a sans aucun doute un rôle à jouer dans tout cela¹¹. Animés par les possibles du devenir, les Doualais font accéder à l'être des identités, des objets et des espaces nouveaux, différents, porteurs. Bien sûr, il en va de même ailleurs – à New York, à Paris. Il n'en demeure pas moins qu'à Douala, comme à Lagos ou à Kinshasa¹², ces processus sont si généralisés, ils constituent une part si fondamentale de la vie de tous les jours qu'ils font corps avec elle ; ils sont réellement une composante de l'architecture de la ville. Parmi ces processus de l'imaginaire, il en est un dont l'importance est vitale : il s'agit de l'aptitude à la vision d'ailleurs lointains, de mobilités imaginées sur de vastes espaces.

Revenons à l'enseigne du coiffeur (voir illustration 1). Sous la ligne d'horizon, hors cadre, se détachent trois mots peints en orange vif : New York City. Supposons un instant que, comme ces mots le suggèrent, la ville représentée soit bien New York ; ce serait là une perception très spéciale de la métropole américaine. Aucun New-Yorkais ne concevrait sa ville avec la moitié des bâtiments en forme de mosquées ou révélant de fortes affinités avec l'islam. La présence de deux palmiers, à gauche et à droite, est quant à elle tout aussi incongrue. Pourtant, cette vue n'est pas une pure invention de son auteur ; elle contient deux éléments qui dénotent de sa part une certaine familiarité avec New York. Sur la gauche, en effet, se dresse un immeuble bien connu, celui du Citicorp Centre, fleuron de l'architecture moderniste situé au cœur de Manhattan, avec l'inclinaison caractéristique de son toit. Plus à gauche encore, on remarque un gratte-ciel doté d'un appendice typiquement new-yorkais : un réservoir d'eau (parfois revêtues de brique ou de pierre, ces structures couronnent la plupart des immeubles ; moins onéreuses à construire qu'un étage supplémentaire, elles donnent aux toits leur célèbre profil tronqué).

En 2001 puis en 2003, j'ai arpenté New York en quête de lieux où retrouver ces éléments-là. S'il n'existe probablement pas d'endroit où la ville apparaîtrait exactement comme sur l'enseigne du coiffeur de Nylon, il devait être possible, en revanche, de trouver un panorama dominé par les principaux éléments que celui-ci met en scène. À cet égard, deux endroits m'ont paru intéressants et, dans les deux cas, il s'agit d'espaces de transit : une autoroute – la Van Wyck Expressway, qui mène de l'aéroport Kennedy à l'île de Manhattan – et un pont – le Triborough Bridge – que l'on traverse pour rejoindre Manhattan en venant de Kennedy ou de La Guardia Airport. Votre avion vient d'atterrir ; vous prenez un taxi ou un autobus pour gagner Manhattan. Le chauffeur emprunte la Van Wyck. Quelques kilomètres après la sortie de l'aéroport, sur votre droite, se détache un édifice au profil indiscutablement islamique. Un

dôme le coiffe et de gros caractères hauts de presque un étage : c'est la Fondation bienveillante Al-Khoei, une mosquée du Queens, cernée d'immeubles surplombés d'un réservoir d'eau. On croirait voir les formes de l'enseigne de Nylon qui se dressent face au ciel. Plus loin, un second panorama rappelle ce même ciel : celui du Triborough ; au couchant, la première vue que l'on a de Manhattan et du Citicorp Centre qui le domine ressemble à s'y méprendre à celle dépeinte sur l'enseigne.

Que déduire de ces similitudes ? Que le peintre, probablement, avait visité New York ? Cela dit, le panorama dans lequel trône le Citicorp au soleil couchant est reproduit à l'envi sur les cartes postales, aussi n'est-il pas utile de se rendre à New York pour le connaître. Toutefois, il n'en est pas de même de structures telles que la mosquée Al-Khoei ou d'immeubles surmontés d'un réservoir. Peu de doute : notre homme connaît donc la ville. Mais là n'est pas l'essentiel. Le plus frappant dans sa représentation de New York en est la vision qu'il propose. On a là une ville qui est moins un espace de vie qu'un lieu de transit : on s'en approche ou on la laisse derrière soi, mais on n'y est pas.

Face au mythe de l'Amérique-giron, convaincue que tous, partout, veulent s'installer chez elle, ce qui précède retient l'attention. L'enseigne qui nous occupe ici n'incite pas à l'enracinement. Bien au contraire. L'insistance est faite sur l'aller et (on le verra) sur le partir, mais pas sur le rester. L'artiste y a représenté un ailleurs où on ne se pose pas, un lieu de passage, et, métaphoriquement, on peut y déceler l'une des principales caractéristiques d'une ville comme Douala.

À Nylon, comme dans la plupart des quartiers de Douala, le problème du départ est crucial. Il n'est guère de conversations qui, à un moment ou à un autre, n'y aboutissent. Le rêve de l'ailleurs est omniprésent. À ce propos, AbdouMaliq Simone cite le plasticien Malam (de son vrai nom, Isaac Essoua Essoua) ; il y est question de New Bell, une vaste section de Douala dont Nylon est un sous-quartier :

« Nous autres à New Bell, nous nous imaginons toujours ailleurs. Ce n'est pas nécessairement que nous voulons partir ; mais nous nous comportons comme si nous étions déjà partis. Les habitants d'une même rue sont certes voisins, mais semblent parfois ne pas

11. Sur l'importance de l'invisible, voir F. De Boeck, *Kinshasa. Récits de la ville invisible*, Mons, La Renaissance du livre, 2005 ; P. Geschiere, *Sorcellerie et politique en Afrique. La viande des autres*, Paris, Karthala, 1995 ; G. Séraphin, *Vivre à Douala...*, *op. cit.*

12. Voir F. De Boeck, « Kinshasa. Tales of the invisible city, and the second world », in O. Enwezor et al. (eds), *Under Siege...*, *op. cit.*, p. 264 sq., et *Kinshasa...*, *op. cit.* ; A. Simone, « The visible and invisible... », art. cit., et *For the City Yet to Come: Changing African Life in Four Cities*, Durham, NC, Duke University Press, 2004.

se voir. Ce qui se passe autour d'eux ne paraît pas les toucher, car, dans leur tête, ils ne sont pas là : ils sont ailleurs ; ils vivent comme dans un rêve. Ce fait d'être ailleurs, cela devient la seule chose qu'ils ont en commun. En conséquence, ils ne peuvent rien se demander les uns aux autres, ni se soutenir les uns les autres, parce que personne ne sait ce que ressent réellement son prochain. Aussi, cela veut dire que tout est accéléré : les enfants ont déjà quitté la maison, ils sont déjà ailleurs ; le père, la mère sont déjà âgés. Tout – le rythme naturel de la vie, du grandir, de la mort, du départ et du retour – est télescopé, réduit à une seule note que tous chantent. Personne n'écoute. Les uns n'entendent pas les critiques des autres, les mots gentils ou méchants de ceux qui les entourent ; quand on dit aux gens de cesser de faire telle ou telle chose, ou de faire les choses différemment, ils ne font pas attention. C'est une façon de vivre partout et nulle part à la fois¹³. »

L'attitude quelque peu pessimiste de Malam quant aux effets de ce phénomène, et que mettent en exergue plusieurs de ses œuvres récentes (voir illustrations 2, 3 et 4), est peut-être contestable, mais la vie décrite – « vivre partout et nulle part à la fois » – semble caractéristique d'une bonne partie des Doualais. Les distances, le temps passé pour se rendre d'ici à là, les routes à emprunter, les itinéraires qu'il faut souvent improviser : ces paramètres sont primordiaux par rapport à l'endroit où l'on s'arrête. En ville, comme il n'y a pas de moyens de transport réguliers, les gens passent la majeure partie de leur temps à se déplacer, et c'est à peu près la même chose partout – entre Douala et Yaoundé, la capitale administrative ; entre la ville et le village ; entre les lieux où l'on vend et ceux où l'on achète, où l'on cherche du travail et où l'on va enterrer ses morts. Et puis il y a les voyages au long cours. La circulation des hommes et femmes, au Cameroun comme ailleurs au sud du Sahara, est d'une incroyable densité. Aussi, dire de l'Afrique que c'est un continent en marche tient du cliché.

Cette constance du mouvement sur de vastes distances exerce un effet tangible sur la lecture des villes africaines proposée par ceux qui y vivent. Les récits de gens qui ont transité de ville en ville, parfois sur des milliers de kilomètres, sont éloquentes à ce sujet. Riche en rebondissements, la chronique des va-et-vient entre Douala et Johannesburg en est un exemple frappant. J'ai eu l'occasion en 2001, puis en 2003 et en 2004, de parler à nombre de Doualais qui avaient entrepris ce périple. Plusieurs vivotaient entre Hillbrow et Yeoville, quartiers déshérités du centre-ville de Johannesburg vers lesquels convergent les migrants africains depuis la chute du régime d'apartheid. Abandonnés à eux-mêmes par les autorités et le secteur privé, ils végètent dans des logements insalubres et surpeuplés. De plus, en tant qu'Africains de l'étranger, ils sont exposés à tous les dangers. La plupart de ceux que j'ai rencontrés habitaient à New Bell ou à Nylon avant de quitter Douala dans l'espoir de trouver du travail ou, plus généralement, des possibilités, matérielles, psychologiques et autres, de changer de vie.

Un aspect des récits qui m'ont été faits me paraît essentiel : ce qui comptait chez mes interlocuteurs, ce n'était pas tant Douala ou Johannesburg comme métropoles que l'expérience du voyage entre ces villes. Un voyage qui avait duré des mois, voire, pour certains, des années. L'un d'eux, un homme, me raconta qu'il avait quitté Douala en autobus pour se rendre d'abord en Guinée-Équatoriale. De là, il était allé au Gabon, un trajet qu'il effectua en bonne partie à pied. Puis, il avait gagné Brazzaville d'où il comptait rejoindre Kinshasa pour s'embarquer clandestinement sur un bateau à destination du Sud. Mais il lui fut impossible de quitter Brazzaville, en proie à la guerre civile. Il y était finalement resté seize mois, pris entre les feux croisés des milices aux noms reflétant des cultures et des pays lointains – les Zoulous, les Cobras, les Ninjas... Il avait pris ensuite le chemin de l'Angola, en passant par la République démocratique du Congo, où il avait encore été retenu, cette fois par une histoire d'amour à la stabilité douteuse. Puis, reprenant son bâton de pèlerin, il avait gagné la Namibie, sans parvenir pour autant à passer en Afrique du Sud. Notre homme s'était alors rendu au Zimbabwe pour essayer un nouvel échec : il fut dévalisé par un passeur malhonnête. Grâce à un bon Samaritain, chauffeur de camion de son état, il parvint à gagner les abords du Cap. Des mois durant, il vécut dans un camp de réfugiés – un ancien asile d'aliénés qui abritait encore quelques malades, sans doute oubliés. Négocier l'espace entre le dedans et le dehors, quitter le camp et y entrer de nouveau, telles avaient été ses premières expériences en Afrique du Sud. Les gardes, semble-t-il, étaient incapables de distinguer les réfugiés des aliénés, ne partageant aucune langue avec eux.

L'histoire de cet homme n'a rien d'exceptionnel. D'autres m'ont dit avoir fait demi-tour, une, deux, ou même trois fois. Dans plus d'un cas, le va-et-vient avait produit précisément le changement de vie espéré. L'un, refoulé après un violent tête-à-tête avec des soldats au sud du Congo, m'a dit avoir mis le cap sur le Gabon. Il s'est installé à Libreville où il est entré un jour en politique. En Afrique comme ailleurs, ce genre d'ascension reste éphémère. Trois ans plus tard, il dut à nouveau partir, mais l'intermède avait été enrichissant. Un autre Doualais est resté un an à Luanda. Il y avait racheté une boulangerie à un Sénégalais en partance pour l'Asie du Sud-Est. Mais l'affaire ne s'avéra pas lucrative. Son fonds périliclitant, l'acheteur malheureux eut alors l'idée de mettre à profit le stock de farine restant pour nourrir les Doualais dans le besoin installés à Luanda, ce qui lui permit de se constituer un réseau d'amis.

13. Cité par AbdouMaliq Simone. Voir sa contribution dans ce numéro, « Reaching Larger Worlds. Negotiating the Complexities of Social Connectedness in Douala ».

Il allait d'ailleurs en retrouver plusieurs à Johannesburg, qui lui rendraient à leur tour de précieux services.

Pour la plupart, mes interlocuteurs n'avaient pas l'intention de rester en Afrique du Sud, d'où l'accent mis sur l'idée de transit et cette façon haute en couleur de narrer leur apprentissage de la vie urbaine au pays de Nelson Mandela. Certains, depuis des mois, avaient déjà élaboré des plans de départ, l'Amérique du Nord et l'Asie du Sud-Est étant les destinations privilégiées. Chaque jour apportait son lot d'occasions de réunir l'argent nécessaire pour se mettre en route. Ainsi, l'obsession du mouvement structure leur existence. Le nom même des espaces que beaucoup occupent, le plus souvent dans les interstices – géographiques, juridiques, financiers – du centre-ville déshérité de Johannesburg, évoque cette obsession, comme celui du squat baptisé *L'Ambassade* dont s'occupait un Camerounais. Pour beaucoup donc, la démarche la plus judicieuse consiste en un mouvement pendulaire entre Douala et Johannesburg. Dans cette optique, le commerce du quotidien se déroule non pas dans une seule ville mais dans les deux à la fois et, surtout, dans l'entre-deux.

Cette approche n'est pas spécifiquement camerounaise ni même africaine ; on la retrouve ailleurs, en Asie, en Amérique centrale et du Sud, en Europe de l'Est. Cependant, elle met en évidence la nécessité de revoir, entre autres, les définitions traditionnelles de la ville. Il paraît clair que, pour un très grand nombre d'individus, la ville est tout sauf une entité circonscrite dans l'espace, voire dans le temps. Malam l'a fort bien montré. Les villes forment plusieurs réalités à la fois : elles sont ce qu'elles sont, ce qu'elles seront ou pourraient être, ce qu'on a vu ou verra en elles ; elles sont les distances et le temps qui les séparent et les expériences, multiples, de ceux qui se lancent sur les routes pour les rallier.

Proposer en guise de définition que, dans bien des régions du monde, la ville est radicalement délocalisée recouvre en partie ce que l'on vise à cerner. En partie seulement, toutefois, car la notion de délocalisation, pilier de la théorie de la globalisation, fait appel à des modèles conçus pour structurer la réalité d'une minorité bien spécifique : un « premier monde » régi par la vitesse, l'internet, la vidéoconférence, et qui, on l'a vu, n'a pas grand-chose à voir avec l'expérience vécue par la majorité des gens. De même, cette notion reste problématique car, comme l'idée de translocalisation chère aussi aux théoriciens de la globalisation, elle repose sur l'hypothèse de la prééminence du local. Les lieux délimités dans l'espace, les localités, structurent le translocal ; sans eux, pas de « trans ». Quel rapport y a-t-il entre les lieux dont on parle ici et des lieux comme Nylon ou New Bell, où il n'est pas faux de dire que, pour leurs habitants, le « trans » prend le pas sur les espaces qu'il doit mettre en contact ?

Le panorama exécuté sur l'enseigne du coiffeur de Nylon rend tout à fait compte de cette prééminence du local. La ville reproduite est particulièrement statique. Il n'y a pas une âme. Si deux bustes d'hommes font face à l'observateur, c'est pour servir de modèles de coiffure aux clients. Ils ne sont pas insérés dans le cadre de la ville ; une ligne précise, épaisse et noire, dissocie les deux têtes du panorama. Sombre, vide, la ville n'est pas ici un lieu de vie. À en juger par les deux personnages, qui lui tournent le dos, on est là face à un espace *rétrospectif*. On pense à un conducteur et son passager roulant en voiture : derrière eux, un panorama urbain se déroule comme dans le rétroviseur.

Pourtant, New York n'est pas la seule ville à être représentée ici ; on entrevoit d'autres sites urbains, notamment à travers les structures qui composent le panorama : à gauche, un vaste dôme rappelle Sainte-Sophie¹⁴ ; au centre droit, un deuxième bâtiment¹⁵, surmonté d'une sorte d'aiguille, fait penser tout à la fois à la Sears Tower de Chicago, à la mosquée Djingeray de Tombouctou et à la tour Carlton de Johannesburg. De manière générale, Johannesburg semble transparaître, non tant par les formes que par l'ambiance. Le traitement du ciel, saturé de couleurs, avec ce crépuscule presque palpable dans lequel les masses semblent étonnamment aplaties, rappelle le Central Business District – le *downtown* commercial de Johannesburg –, rendu familier par Internet, les cartes postales et les brochures touristiques. De cette accumulation de référents urbains émerge un panorama se lisant comme une archéologie de formes architecturales, où structures et paysages s'interpénètrent pour donner naissance à un espace hybride¹⁶. Le tout tient d'un palimpseste, dont chacun des éléments constitutifs serait égal et contemporain à tous les autres¹⁷.

Deux analogies permettent de rendre compte de l'impression suscitée par cette fresque : celle du « bloc magique », qui a intéressé Freud, puis Derrida et, dans son sillage, plusieurs auteurs dont le travail porte sur l'hypertexte ;

14. Je dois cette observation à Jason Rosen.

15. Il s'agit du troisième édifice en partant de la droite.

16. Je donne ici au mot « archéologie » le sens qu'on lui trouve chez M. Foucault. J'entends par là une concrétion de couches (de connaissances, d'idées, de formes) qui si, en théorie du moins, elles peuvent être distinguées les unes des autres, ne sont pas en fait distinctes.

17. Parlant de Kinshasa, F. De Boeck creuse, avec beaucoup de sensibilité, l'idée que la ville est un palimpseste. Il met en exergue des rencontres, dans la ville, entre passé et présent, intérieur et extérieur, centre et périphérie ; cela lui permet d'étudier le rapport des uns aux autres et les hiérarchies en découlant. Ici nos optiques diffèrent. J'insiste plutôt, pour ma part, sur la coexistence des nombreuses composantes de la ville. Ce qui est frappant à Douala, c'est l'absence totale d'avant et d'après, de ceci ou de cela... Ainsi, dans cette enseigne de Nylon, ce sont tous les référents qui sont donnés en même temps et qui, surtout, tiennent chacun autant de place.

et celle du talisman, objet courant en Afrique de l'Ouest. Le bloc magique de Freud est un jouet composé de deux parties : une tablette recouverte d'une sorte de cire sur laquelle s'applique une feuille de plastique. À l'aide d'une pointe, on trace sur la feuille des mots ou des dessins qui apparaîtront sur la tablette seule. Si l'on soulève la feuille, les traces disparaissent. Pour Freud, la succession de gestes consistant à dessiner, soulever, effacer et recommencer peut servir de métaphore des processus cognitifs fondamentaux¹⁸. « L'appareil psychique reçoit des impulsions du monde externe, mais ne ressent celles-ci qu'indirectement, car elles le traversent et sont enregistrées par l'inconscient, c'est-à-dire par une strate inférieure, cachée¹⁹. » L'être réagirait comme le bloc. À peine perçoit-il une brève impulsion que celle-ci s'estompe aussi vite : c'est comme si on faisait une trace sur la feuille supérieure du bloc, qu'on soulevait celle-ci pour révéler l'impact de la trace, puis qu'on effaçait le tout pour recommencer. Ainsi en va-t-il, nous dit Freud, de la perception-conscience.

Pour Derrida, en revanche, le bloc magique est un « appareil » concret : la perception « est vraiment, comme le bloc magique, une machine d'écriture » : « Les traces qui apparaissent sur la cire », note-t-il, « ne sont pas l'effet de la pointe au contact de la feuille de plastique, celle-ci agissant sur celle-là comme un stylo sur du papier. Les traces n'apparaissent que parce qu'il y a contact entre le bloc de cire et l'envers de la feuille de plastique... Il en va de même de la perception. Notre expérience du monde ne peut être que rétrospective ; tout en elle dépend de mémoires, de choses précédemment ressenties ou encore écrites²⁰ ».

On peut reprendre ici la lecture que Derrida a faite de Freud pour décrire plus précisément l'impression qui se dégage du panorama urbain dépeint. L'enseigne du coiffeur de Nylon suggère une appréhension de la ville qui est le produit de multiples expériences, vécues par soi ou par d'autres dont on en tiendrait la description et qui se trouvent toutes exprimées simultanément. Mais il y a plus. À une vision rétrospective, née des souvenirs des uns et des autres, se mêlent les visions d'un possible, c'est-à-dire d'un *à-venir*. L'hypertexte, que plusieurs analyses récentes font dialoguer avec les écrits de Freud et de Derrida, offre à ce propos une bonne analogie²¹ : l'hypertexte est toujours chargé de mots, d'images, d'idées autres, qui font partie intégrante du texte, tout en préfigurant ce qu'il deviendra, ce que le lecteur pourra ou pourrait en retirer plus tard. L'analogie avec l'hypertexte est cependant insuffisante. Pas plus que le palimpseste ou le bloc magique de Freud ou de Derrida, l'hypertexte ne présente d'expérience dans laquelle des images ou des réalités multiples et superposées seraient appréhendées *en même temps*. Pour accéder à d'autres mots et formes – à d'autres mondes –, il faut, en hypertexte, cliquer sur un ou plusieurs liens, processus qui fait alors disparaître les signes et

images vus initialement. Le texte est appréhendé sous la forme d'une série de strates ; jamais il ne constitue un paysage dont toutes les composantes se présenteraient simultanément au regard, comme le fait le panorama de Nylon.

Pour rendre compte des complexités de l'enseigne, l'analogie avec le talisman reste la plus pertinente. Très répandu dans l'Afrique sous influence musulmane, cet objet est un sachet de cuir porté à même le corps²². Préparé par un expert ou par un membre d'une caste dotée de pouvoirs spirituels (chez les Bamana du Mali, par exemple, il s'agit de la caste des *nyamakala*), ce sachet renferme des mots qui peuvent être extraits d'une sourate du Coran ou (toujours en région bamana) une série de signes tirés d'un alphabet ésotérique. Ces mots sont au préalable inscrits soit sur un morceau de parchemin, soit (et c'est le moyen qui me paraît le plus à même d'explicitier mon propos) sur une tablette ou un bout de papier qui est ensuite lavé. Le mélange d'encre et d'eau résultant de l'opération est alors versé dans le sachet dont il imprègne le cuir. Au fil du temps et selon les besoins, d'autres mots sont ajoutés selon le même procédé. La charge mystique des mots contenue dans le sachet influera sur le porteur du talisman. Faisant partie intégrante de sa manière de s'appropriier le monde, elle façonnera son présent et les possibles de son avenir. En ce sens, le talisman et le panorama de Nylon se ressemblent : ils sont le *locus* vers lequel convergent et s'expriment des possibles multiples – temps, espace, existence.

Alors, quelle est donc la ville représentée sur cette fresque ? New York ? Tombouctou ? Chicago ? Istanbul ? Johannesburg ? Chacune et toutes à la fois. Et s'il s'agissait plus particulièrement de Douala ? Douala tel qu'il pourrait être – vu d'ailleurs, de la route menant indéfiniment à d'autres cités. À cet égard, la fonction de cette fresque et celle du talisman se rejoindraient. Dans ce paysage peint s'incarnerait, telle la partie pour le tout, le rêve d'autres vies entrevues dans d'autres villes et dans les possibles de Douala lui-même.

18. Voir S. Freud, « Note sur le "bloc magique" (1924-1925) », *Œuvres complètes*, vol. XVII, Paris, PUF, 1992, p. 143 sq.

19. C. Keep, T. Mc Laughlin et R. Parmar, « The electronic labyrinth », 2004, <<http://www.iath.virginia.edu/elab/hf10257.html>>.

20. *Ibid.* Les auteurs font référence ici au texte de J. Derrida, « Freud et la scène de l'écriture », in J. Derrida, *L'Écriture et la différence*, Paris, Le Seuil, 1979 (1^{re} éd. 1967), p. 293-340.

21. Le rapprochement que j'opère entre le « bloc magique » de Freud et de Derrida d'une part et l'hypertexte d'autre part m'est suggéré par C. Keep, T. Mc Laughlin et R. Parmar, même si mon approche de l'hypertexte diffère de la leur.

22. Pour plus de précisions sur ce genre d'objet, voir, entre autres, R. Bravman, *African Islam*, Washington, Smithsonian Institution Press, 1984 ; L. Prussin, *Hatumere : Islamic Design in Africa*, Berkeley, Londres, University of California Press, 1985.

(RE)PENSER L'ARCHITECTURE

Admettons qu'il puisse s'agir de Douala. Si c'est le cas, c'est non seulement le terme de « ville » qu'il nous faut reconsidérer, mais aussi celui d'« architecture ». Entre chercheurs, architectes et urbanistes, citadins, politiques et bailleurs de fonds, on a bien du mal à s'accorder sur ce sujet : à quoi fait référence le mot « architecture » dans une ville comme Douala ? Qu'inclut-il et de quoi fait-il fi ? Qui le définit ? L'imaginaire joue ici aussi un rôle fondamental, auquel ni les théoriciens de la ville ni les urbanistes ne se sont, semble-t-il, assez intéressés.

Si la plupart des architectes et des historiens de l'architecture ne paraissent guère s'en soucier, les anthropologues et les sociologues, quant à eux, sont nombreux à penser que l'étude de l'architecture devrait englober le non-planifié, le temporaire, le recyclé²³. En revanche, l'accueil est plus mitigé en ce qui concerne les structures non matériellement présentes, autrement dit les édifices imaginés, rêvés, ou qui existent peu ou prou par la seule rumeur. Inclure ce genre de constructions dans le débat sur l'architecture et la vie des villes permettrait de dégager des perspectives nouvelles, de conceptualiser dans une optique neuve l'espace urbain et la manière dont on s'y meut. Pour des villes comme Douala, où l'imaginaire est un élément constitutif indéniable, cette orientation de la réflexion est capitale.

Les structures de cet ordre – celles dont on dit qu'elles existent sans qu'on les voie ou qu'il soit possible de prouver leur réalité – exercent un effet aussi puissant que les édifices tangibles. Elles ont aussi une histoire bien réelle. À travers le monde et selon les époques, la rumeur architecturale a joué un rôle considérable dans l'articulation des centres urbains, dans leur vie politique et les idées fortes qui les ont structurés. On en donnera pour exemple la ville de Washington. Pierre L'Enfant et ses commanditaires auraient intégré dans le plan de la capitale tout un réseau de cartes marquées au sceau de la franc-maçonnerie. À en croire la rumeur, ces cartes permettraient de lire Washington et de s'y orienter de deux manières radicalement différentes : il y aurait la ville visible, telle qu'elle apparaît à l'homme ordinaire, et la ville faite de mystère et de forces occultes, que seuls les initiés pourraient déchiffrer. L'existence de quelque 2 000 sites Internet colportant cette rumeur témoigne du pouvoir qu'elle exerce.

Dans les villes africaines, les architectures de la rumeur ont un riche passé. La période postcoloniale en offre des exemples significatifs²⁴. À Kinshasa, du temps de Mobutu, et à Douala sous la férule de Paul Biya, la rumeur a puissamment contribué à façonner les attitudes vis-à-vis de certains édifices, voire d'espaces entiers, et, ce faisant, la réponse de milliers de citoyens à la politique des gouvernants.

Dans les années 1970, Kinshasa fut la proie d'une rumeur si frappante que l'écrivain américain Norman Mailer s'en est fait l'écho²⁵. En 1974, il se rendit à Kinshasa pour assister au match de boxe qui devait opposer Muhammad Ali à George Forman pour la conquête du titre de champion du monde poids lourds²⁶. Mais, peu de temps avant l'arrivée des deux boxeurs et de la cohorte d'entraîneurs, de journalistes, de célébrités et de fans, les beaux quartiers de la ville avaient été la scène d'une série de crimes. Quatre Blancs venaient d'être assassinés par des bandits kinois. Était-il donc bien sage de se rendre à Kin, se demandaient les compagnons de route de Mailer. Les hésitations des voyageurs n'étaient pas pour déplaire à Mobutu, qui, en accueillant une manifestation censée faire date, cherchait à gagner la confiance des investisseurs occidentaux. En la circonstance, la rumeur architecturale servit superbement le dictateur. Il avait fait construire, en vue du match, un immense stade. À peine celui-ci était-il achevé que de terribles histoires se répandirent : le sang coulerait dans des cellules de torture souterraines. Pour prouver qu'il entendait bien combattre la criminalité, Mobutu avait en effet ordonné l'arrestation d'une centaine de malfrats choisis au hasard, et aucun n'était réapparu. Tous, disait-on, avaient été assassinés dans les sous-sols du stade. À l'air libre, sur scène et en direct pour des millions de téléspectateurs à travers le monde, B. B. King et James Brown, entourés de danseuses, diffusaient le message de Mobutu, celui d'une planète unie sous la bienveillance de sa personne ; sous terre, en revanche, régnait un enfer de sa création. Les cachots existaient-ils réellement ? Aujourd'hui encore on l'ignore. Cependant, dans le Kinshasa des années 1970, la rumeur, avec son cortège d'épouvante, avait créé une réalité nouvelle : des champs de la mort. Si cette « réalité » contribua à ce que cesse la violence perpétrée contre les Blancs, elle servit aussi à renforcer le pouvoir de Mobutu.

Quinze ans plus tard, alors que le règne du dictateur allait connaître une fin peu glorieuse, la rumeur architecturale jouait toujours un rôle clé. En 1989,

23. Voir, notamment, M. Agier, *L'Invention de la ville : banlieues, townships, invasions et favelas*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 1999.

24. Pour une vue d'ensemble de cette question touchant les périodes précoloniale et coloniale, voir D. Malaquais, *Architecture, pouvoir et dissidence au Cameroun*, Paris, Karthala, 2002, p. 13 sq.

25. Norman Mailer aborde la question de ces rumeurs et de leurs effets dans *When We Were Kings*, un documentaire de Taylor Hackford et Leon Gast (DasFilms, 1996).

26. N. Mailer a publié un livre consacré au match et à ses expériences à Kinshasa, *The Fight*, New York, Vintage, 1995.

d'insistantes rumeurs parcouraient le pays sur le vaste palais que Mobutu s'était fait construire à Gbadolite, son village natal²⁷. On racontait que, dans ce palais, se trouvait une chambre qui recelait de terribles secrets. Le dictateur aurait même interdit à son épouse, la jumelle de sa maîtresse officielle, d'y pénétrer ; elle pouvait en revanche aller partout ailleurs. Les lecteurs de *Barbe bleue* connaissent la suite : la transgression eut lieu. Ce ne furent pas des cadavres que la désobéissante découvrit, mais une statue sur son piédestal, une statue qui se mit à danser. M^{me} Mobutu venait de découvrir, par hasard, le secret de la réussite de son époux. S'il résistait à toutes les attaques, c'était parce que son âme habitait non pas dans son corps mais dans la statue, à l'abri de tous les regards. L'épouse s'enfuit et se fit conduire à l'aéroport où l'attendait son avion privé qui l'amena à Rome !

Dans les villes camerounaises, la rumeur architecturale est une force tout aussi puissante, qui s'approprie autant les espaces bâtis que non bâtis. Près du centre administratif de Yaoundé se trouve la masse disgracieuse d'une tour inachevée. La construction fut interrompue en raison de la crise économique amorcée dans la seconde moitié des années 1980. Dans les années 1990, la rumeur courait que le bâtiment était devenu un repaire de bandits. En 2000, alors que le régime Biya commençait à se redresser, une nouvelle rumeur circula selon laquelle des séances d'entraînement étaient dispensées dans la tour à un corps d'élite créé par le pouvoir pour se maintenir en place, au besoin par la plus extrême des violences. Sous la férule d'un président au pouvoir depuis vingt ans malgré une énergique opposition, et qui avait régulièrement recours à des répressions massives, cette rumeur glaça les esprits.

En 2001-2002, Douala devint à son tour un lieu d'élection pour les architectures de la rumeur et de l'imaginaire. À la suite d'une augmentation en flèche de la criminalité, au dire de la presse officielle, le gouvernement créa une unité paramilitaire baptisée le Commandement opérationnel (CO). Officiellement, le CO avait pour objectif de sécuriser la ville. Officieusement, il visait surtout à mater un nombre croissant de jeunes, des garçons essentiellement, mais aussi des filles, désespérés par leur sort et l'échec des mouvements qui prônaient le multipartisme. Au cours des six premiers mois, le CO procéda à quelque 500 exécutions extrajudiciaires ; ce nombre doubla six mois plus tard, et l'autorité religieuse suprême de la ville, le cardinal Christian Tumi, s'en alarma publiquement. Douala était devenu une ville en état de siège : des postes de contrôle de l'armée et de la police en barraient les rues ; des quartiers entiers étaient pris en otages et, toutes les nuits, des centaines de jeunes étaient arrêtés. La torture sévissait et les disparitions se multipliaient. Atterrés par le nombre de victimes, les Doualais descendirent dans la rue. Des milliers d'entre eux se dressèrent contre les forces du CO, notamment

dans le quartier de Bépanda qui, en une nuit d'arrestations violentes, avait perdu neuf de ses jeunes habitants. Ces affrontements amenèrent les Doualais à se familiariser avec leur ville d'une manière qui, une fois bien maîtrisée, s'avéra particulièrement déstabilisante pour les autorités. Ils prirent pour modèle une approche de l'espace urbain bien connue dans les quartiers les plus durs : celle des *mapan*.

Dans ces quartiers – à Makéa, par exemple, au cœur de New Bell –, les rues pavées sont rares ; on trouve plutôt un dédale de sentiers en terre battue, cabossés et souvent envahis d'ordures. Appelées *mapan*, ces ruelles, qui traversent les cours et parfois même les maisons, sont tout juste assez larges pour laisser le passage à un adulte. Exposés de longue date au harcèlement de la police, les habitants en connaissent les moindres recoins. Les jeunes surtout s'y réfugient pour échapper aux forces de l'ordre. Chaque *mapan* a un nom en pidgin, que la police souvent ne connaît pas. De plus, leurs noms changent et de nouveaux *mapan* se créent au gré des semaines tandis que d'autres disparaissent. La structure du quartier évolue sans cesse : qui n'en est pas ne peut s'y retrouver. Une fois adapté à la topographie de Bépanda, le système *mapan* transforma la vision que les habitants avaient de leur propre quartier. Aux tracés officiels, aux rues que chacun connaissait et empruntait d'ordinaire, se substitua un entrelacs de chemins improvisés qui, au gré des jours puis des mois, acquit une vie propre, échappant totalement aux forces de l'ordre. À cela vinrent s'ajouter de nouveaux moyens de déjouer les assauts du CO, notamment le téléphone portable, dont le Cameroun avait récemment découvert l'utilisation et qui s'avéra un outil précieux.

De nouvelles cartographies de la ville, nées de la violence infligée à ses habitants durant cette période, jouèrent aussi un rôle clé. Les rumeurs qui circulaient au sujet de charniers dont l'existence ne faisait guère de doute mais dont on ignorait l'emplacement entraînèrent l'élaboration d'une multitude de cartes contradictoires de Douala. Places, rues et sites importants furent rebaptisés en réponse au fait que la ville était devenue un vaste cimetière, un lieu où erraient les âmes de victimes dont les dépouilles avaient été subtilisées à leurs familles, et qui ne pouvaient donc faire l'objet d'aucun rite mortuaire²⁸.

27. Zoe Strother, communication personnelle, New York, avril 2000.

28. Pour une analyse plus approfondie du Commandement opérationnel et de son impact sur l'imaginaire architectural de Douala, voir D. Malaquais, « Blood / money », *Chimurenga*, vol. 3, 2003.

Les architectures de l'imaginaire ne concernent pas seulement les bâtiments et espaces urbains. L'infrastructure – comment se rendre d'ici à là ? – fait aussi l'objet d'élaborations de ce type. À ce sujet, AbdouMaliq Simone évoque une catastrophe survenue à Lagos en 2002, au cours de laquelle de nombreuses personnes périrent²⁹. Fuyant la zone sinistrée, les habitants de quartiers entiers, dont la plupart ne savaient pas nager, se dirigèrent vers le canal Isolo. La surface de ce canal était recouverte de jacinthes d'eau. Quelque 2 000 personnes crurent y voir un pont. La plupart se noyèrent lorsque la végétation ploya sous leur poids. L'effondrement de ce pont de jacinthes ressortit au domaine de l'architecture. Qu'il ait été fait de matériaux éphémères et qu'il se soit effondré sous le poids de la rumeur ne fait pas de lui une composante moins fondamentale de l'expérience vécue de la ville. De même, les cartes élaborées pour imaginer l'espace urbain à Makéa puis, en 2000 et 2001, à Bépanda sous le CO, constituent un fait essentiel pour comprendre l'ensemble architectural de Douala. Il en va de même des itinéraires tracés et retracés par tant de Doualais en transhumance sur des milliers de kilomètres d'une frontière à l'autre : ils sont, eux aussi, les moyens d'une production de l'espace urbain.

Loin de moi l'idée de suggérer que l'imaginaire est la panacée, qu'il offre le moyen de surmonter les crises auxquelles sont exposées tant de villes du Sud. Je ne cherche pas ici à idéaliser les constructions de l'esprit ; il va sans dire qu'un pont de jacinthes ne saurait remplacer un ouvrage de bois, d'acier ou de béton. Néanmoins, il stigmatise ce qui fait cruellement défaut dans le discours officiel, à savoir la capacité d'imaginer ce que la ville *pourrait être*. Cet imaginaire est porteur d'une critique de la ville et de ses administrateurs, tout en offrant une vision de l'urbain là où celle-ci est nécessaire, une vision conçue par et pour ceux qu'elle concerne le plus directement. Ainsi, la solution n'est pas dans le pont de jacinthes, mais dans sa production dans l'imaginaire de la collectivité. Ce pont signale ce qui *devrait* exister en termes d'infrastructures et montre donc ce que l'infrastructure urbaine *pourrait être*. Il est issu d'une appréhension vécue du milieu citadin et d'une perception concrète de ses besoins. N'est-ce pas là précisément la définition de l'« urbanisme³⁰ » ? Aussi, privilégier ce type de savoir est une nécessité, tant pour les architectes que pour ceux étudiant leur discipline et leur pratique.

PAYSAGES URBAINS ET PAYSAGES COGNITIFS

Parmi les théories actuellement défendues, c'est dans la notion de « ville post-frontière » (*postborder city*) avancée par Michael Dear et Gustave Leclerc que l'approche de la ville ici proposée trouve son écho le plus direct. Ces auteurs définissent la ville post-frontière comme un lieu marqué par l'« hybridité » et

le « cosmopolitisme ». Elle « est avant tout fondée sur l'immigration, la diaspora, sur une expérience issue d'innombrables périple transnationaux. [...] Les géographies postmodernes du cosmopolitisme ne soutiennent pas les structures historiques du pouvoir et de la connaissance ; elles réinventent tous les jours de nouvelles voies à suivre pour mener sa vie, créer une vision individuelle et collective et partager le savoir³¹ » ainsi acquis. Ce faisant, elles donnent naissance à de « nouvelles cartographies mentales et matérielles qui proclament notre avenir collectif³² », des cartes de substitution sans cesse repensées et contestées. La ville dont parlent M. Dear et G. Leclerc est aussi productrice de formes d'art novatrices – mère d'un « être esthétique à la culture nouvelle [...], né d'archéologies du passé et d'identités en passe de devenir³³ ».

À bien des égards, cette approche de la ville rejoint ce que nous avons vu ici avec, toutefois, une distinction. L'aire de recherche de M. Dear et G. Leclerc concerne une vaste zone urbaine à la jonction du Mexique et des États-Unis, où quatre villes – deux au sud de la frontière, Tijuana et Mexicali, et deux au nord, San Diego et Los Angeles – se rencontrent. À cet ensemble, ils donnent le nom de Bajalta California. La distinction – Douala est circonscrit dans les limites d'un seul pays – pourrait certes relever du théorique, mais les villes analysées par ces deux auteurs, ou du moins la lecture qu'ils en font, diffèrent en plusieurs points importants de celles que j'ai, pour ma part, décrites. Sud/Nord, tradition/modernité, rural/urbain, passé/présent, famille/étrangers : la présence d'une frontière au cœur de la zone qu'ils étudient engendre une lecture de l'urbain tendant à réifier les dichotomies, et ce alors même que le but de leur travail est de montrer comment ces oppositions sont gommées dans un espace transfrontalier. Or, souligner et comprendre les dichotomies est

29. Voir A. Simone, « The visible and invisible : remaking cities in Africa », in O. Enwezor *et al.* (eds), *Under Siege...*, *op. cit.*, p. 23-44.

30. Penser l'urbanisme comme le domaine de ceux qui ont une expérience vécue de la ville dans ce qu'elle a de plus difficile – comme science qui serait autant de leur ressort que de celui de spécialistes à qui, pour la plupart, l'expérience de la ville fait défaut –, voilà qui permettrait peut-être d'apporter un début de réponse à la question que pose l'architecte Rem Koolhaas : « Mais qu'est-ce qui a bien pu arriver à l'urbanisme ? ». Voir R. Koolhaas, « What ever happened to urbanism ? », in M. Miles, T. Hall et I. Borden (eds), *The City Cultures Reader*, New York, Routledge, 2000, p. 327-329.

31. M. Dear et G. Leclerc, « The postborder condition : art and urbanism in Bajalta California », in M. Dear et G. Leclerc (eds), *Postborder City : Cultural Spaces of Bajalta California*, New York, Routledge, 2003, p. 1-30, notamment p. 1, 10 et 14.

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*

utile pour une analyse qui situe la ville dans les interstices ménagés entre deux pôles – dans le *limen*, dans un « tiers espace », ou encore « dans la brèche entre deux mondes³⁴ » –, même si cela pose problème, me semble-t-il, pour une ville comme Douala. Ici ce genre d'approche s'avère en effet trop rigide. (Ailleurs en Afrique, à Kinshasa par exemple, ville précisément frontalière, cette approche pourra se révéler plus porteuse ; notons à ce sujet la pertinence que revêt l'analyse de M. Dear et G. Leclerc pour les travaux consacrés par F. De Boeck à la capitale congolaise³⁵.)

Les dichotomies que mettent en exergue les travaux de M. Dear et G. Leclerc, et de De Boeck sont, pour ces auteurs, des barrières / frontières qui, une fois franchies, transgressées, produisent de nouvelles formes d'urbanisme. Ces types d'oppositions, on les rencontre aussi à Douala. Gilles Séraphin en recense plusieurs, qu'il juge fondamentales³⁶. Cependant, le fait que beaucoup de Doualais (comme beaucoup de Kinois, ou encore de Lagotiens) soient en dialogue avec de multiples ailleurs, à un demi-monde de distance, crée des conditions très particulières. Le transit, réel ou imaginaire, devient un paramètre si fondamental de l'expérience urbaine qu'il en occulte ou, du moins, en complique passablement beaucoup d'autres – notamment, selon moi, le genre de dichotomies dont font état les auteurs précédemment cités. On serait tenté de dire que le *mouvement* se fait *lieu*. Les villes deviennent des espaces-flux, nés de chevauchements complexes, intenses, contradictoires, chacun en engendrant d'autres, porteurs de réalités multiples³⁷.

Ainsi, comment théoriser ce phénomène ? Pour fascinante qu'elle soit par ailleurs, l'analyse que propose Marc Augé des espaces de transit, qu'il qualifie de « non-lieux », se révèle ici insuffisante³⁸. L'idée de « liminalité » pose, elle aussi, problème : est-il raisonnable de dire que les cinq années qu'un homme de 25 ans – soit le cinquième de son existence – a passées en transit tiennent du « liminal » ? Quelle relation binaire, début / fin, peut-on mettre en avant pour définir l'espace intermédiaire dans lequel le terme de « liminalité » l'enferme ? Comment rendre le processus, l'idée, le rêve de « mouvance », lorsque le mouvement en soi n'est pas l'objectif ultime ? Comment ce terme peut-il rendre compte des impressions découlant de l'enseigne du coiffeur de Nylon ?

Quoi qu'il en soit, il faut relever le défi. Les analyses comme celles-ci n'ont d'utilité que si elles servent de tremplin à l'entreprise concrète de repenser la ville. Il ne suffit pas de parler de l'imaginaire ou d'écrire là-dessus, de l'identifier, de l'analyser ; il faut aussi qu'il puisse s'exprimer. Les processus de mouvance, si prégnants dans des villes comme Douala, renferment un fonds prodigieux de connaissances – sur la condition urbaine, les systèmes politiques et économiques, la société, la culture et la créativité. L'avenir d'un

Douala, d'un Kinshasa, d'un Lagos, si l'on veut que ces villes offrent enfin à leurs habitants des conditions de vie moins précaires, repose sur une mobilisation de ces connaissances et des imaginaires qui les sous-tendent ■

Dominique Malaquais
CEMAf/CNRS

35. Voir, en particulier, F. De Boeck, *Kinshasa...*, *op. cit.* Dans cet ouvrage, F. De Boeck présente Kinshasa comme un espace de l'entre-deux, où toute une série de dichotomies se reflète comme dans une galerie des glaces.

36. Voir G. Séraphin, *Vivre à Douala...*, *op. cit.*

37. Je m'inspire ici de la lecture que fait A. Appadurai du terme « flux » (*flows*). Il parle de « flux disjonctifs » (*disjunctive flows*) qui sont, dit-il, un produit de la globalisation et qui, à leur tour, la façonnent, donnant naissance à une riche variété de « paysages » (*landscapes*). Ces paysages sont de plusieurs sortes : *ethnoscapes* (« flux de populations »), *mediascapes* (« flux de moyens de communication »), *technoscapes* (« flux de technologies »), *financescapes* (« flux de moyens financiers ou de modes de financement »), *ideoscapes* (« flux d'idées et d'idéologies »). Le suffixe *scape*, explique A. Appadurai, permet d'insister sur la forme irrégulière, fluide, des paysages qu'il recense. « L'usage du suffixe, son accollement à toute une série de termes que l'on met en lien les uns avec les autres, indique aussi qu'on n'a pas à faire à des relations objectivement données et qui se présenteraient de manière identique quel que soit l'angle de vision adopté, mais plutôt qu'il y va de constructions issues de perspectives en creux, auxquelles la situation des différents [...] acteurs donne une inflexion historique, linguistique et politique », in A. Appadurai, *Modernity at Large...*, *op. cit.*, p. 33.

38. Voir M. Augé, *Non-Lieux...*, *op. cit.* Que ces espaces de transit, même dans un contexte de haute technologie, soient des « non-lieux », cela reste à voir. Un sans-abri qui vit (ou cherche à vivre) dans un aéroport – et, pour Augé, c'est la quintessence du « non-lieu » – aurait sans doute des choses à dire là-dessus.